



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 57.

VENDREDI, 26 Février 1808.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE.

Constantinople, le 16 janvier.

NOTRE commerce avec l'Allemagne éprouve toujours des entraves. Les marchands de Vienne ne nous font presque plus aucun envoi, et il nous manque beaucoup d'articles essentiels.

D'un autre côté, la communication avec la Méditerranée est entièrement interrompue; nous ne recevons aucune nouvelle de l'Égypte et des îles de l'Archipel. Le port de Smyrne est encore bloqué.

— M. Pashowitz, colonel russe, est toujours ici; on le croit chargé de négociations très-importantes. (*Gazette de France.*)

DANEMARCK.

Copenhague, le 15 février.

Nous avons reçu par la Suède des nouvelles de Londres jusqu'au 26 du mois dernier; si le premier sentiment qui nous a enflammés à la lecture des premiers débats, a été une juste indignation, nous trouvons à présent une espèce de soulagement à pouvoir nous livrer sans contrainte au mépris que nous inspiraient les auteurs des atrocités exercées contre nous. On ne conçoit rien de plus déhonté, de plus impudent que les suppositions des ministres anglais à l'égard du Danemarck. Ils n'ont pas craint de dire qu'ils ont trouvé dans Copenhague même (où il ne s'était pas fait le plus léger mouvement), des preuves suffisantes de l'intention qu'avait le gouvernement d'équiper notre flotte contre l'Angleterre. Enfin ils ont poussé la mauvaise foi jusqu'à tirer de nouveaux prétextes contre nous des choses mêmes qu'ils ont pillées dans nos magasins. Dans quelle confusion M. Garlike, qui résidait près de notre cour, ne jetterait-il pas ses anciens collègues, s'il était appelé à rendre témoignage devant eux!

Les orateurs de l'opposition reprochent avec un trop juste mécontentement la honte ineffable que les ministres ont répandue sur leur nation; mais combien leurs armes ne seraient-elles pas plus victorieuses s'ils étaient instruits entièrement de la manière dont les choses se sont passées, et s'ils connaissaient à quel point sont fausses et complètement mensongères les notions qui leur sont présentées par les chefs de l'administration actuelle de l'Angleterre?

Et c'est cependant à de tels ministres qu'il faut donner une entière confiance, lorsqu'ils déplorent solennellement l'impossibilité où ils se prétendent être, de rendre publiques les communications secrètes qui leur ont été faites au sujet de notre malheureuse ville et qui les ont déterminés à entreprendre l'expédition si indignement dirigée contre le Danemarck! Il faut l'avouer, jamais secret n'a été aussi religieusement, aussi exactement gardé!

(*Correspondant de Hambourg.*)

— Le nombre des bâtimens de guerre anglais, dans la Baltique, a été augmenté de quatre vaisseaux de ligne. Des subsides anglais et une partie de la Légion allemande sont, dit-on, déjà arrivés à Gothenbourg. Il a été ordonné des recrutemens en Suède, et on arme la flottille suédoise en toute hâte.

— Il a été ordonné que tous les soldats de l'armée danoise, qui n'ont pas encore eu la petite-vérole, seraient vaccinés incessamment.

— La princesse, dont est accouchée l'épouse de notre prince royal, a été nommée Wilhelmine-Marie. (*Journal de l'Empire.*)

Altona, le 16 février.

Le bruit est généralement répandu que l'armée russe est entrée dans la Finlande suédoise, et que les troupes suédoises, postées sur les frontières, se sont repliées sur Helsingfort et Svéaborg, sans faire aucune tentative de résistance. Cette nouvelle ne repose jusqu'à présent que sur des lettres particulières de Stockholm, et elle paraît prématurée; mais au moins ces bruits, répandus dans la capitale même de la Suède, indiquent que, dans l'opinion publique, la défense de la Finlande est regardée comme impossible. (*Idem.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 11 février.

Une convention a été conclue dernièrement à Munich entre notre cour et celle de Bavière, et elle est déjà ratifiée de part et d'autre. Ce traité qui contient trente-six articles, intéresse les habitans des deux États, et particulièrement ceux des districts frontières. On y a arrêté différentes stipulations relatives au commerce du sel, à celui des bois entre la Bavière et les principautés autrichiennes de Salzbourg et de Berchtesgaden; au transit de toutes les propriétés publiques et de tous les effets particuliers sur la Salach, la Salza, l'Inn et le Danube, soit en descendant vers l'Autriche, soit en remontant vers la Bavière. Ce traité est conclu pour six ans.

— D'après des ordres émanés du conseil supérieur de la guerre, de nouveaux renforts partent pour Trieste, où ils doivent être rendus incessamment.

— L'archiduc Louis qui occupe la place importante de directeur en chef de tous les établissemens politiques et militaires des pays frontières, et qui, comme on l'a dit, se trouve actuellement à Bude, doit, dit-on, la quitter sous peu pour se rendre dans le Banat.

— L'Empereur vient d'accorder des récompenses à deux professeurs de l'Université de Pest, MM. de Schwandner et Schedins, qui ont rendu de grands services, en augmentant les connaissances assez bornées que l'on avait sur la topographie du royaume de Hongrie. (*Publiciste.*)

ISTRIE.

Trieste, le 10 février.

La flotte russe a quitté notre rade le 5 de ce mois; nous avons appris qu'elle était arrivée à Venise, le 6.

Le même jour, il est arrivé ici de Malte un bâtiment chargé de quinze cents ballots de coton; trois autres vaisseaux, chargés aussi de coton, que les Anglais avaient retenus à Malte assez long-tems pour les visiter, ayant obtenu, non sans peine, la liberté de se remettre en mer, ont été, dans leur trajet de Malte à Trieste, pris par des corsaires français, et conduits à Ancône. (*Gazette de France.*)

SAXE.

Dresde, le 8 février.

M. Serra, résident de France près le grand-duc de Varsovie, est, le 30 janvier, sa première audience du roi; il fut reçu avec tous les honneurs dus à son caractère.

— La nomination de M. le conseiller-d'état, comte de Bocholt, comme ministre de S. M. le roi de Westphalie près S. M. le roi de Saxe, a été notifiée officiellement de Cassel à notre cour. (*Journal de l'Empire.*)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 16 février.

Les nouvelles du nord de l'Allemagne, nous annoncent qu'il continue de régner, dans ces contrées, des fièvres putrides et nerveuses, et que l'épidémie n'a pas encore entièrement cessé dans la Marche de Brandebourg.

— Il est arrivé ici hier un corps de marins danois, tant officiers que timoniers et matelots, venant de Livourne, et retournant dans leur patrie.

— Plusieurs paquets de la poste d'Italie nous ont manqué aujourd'hui. La même chose est arrivée il y quelques semaines, et le commerce souffre beaucoup de ces accidens. (*Gazette de France.*)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 12 février.

Dans la nuit du 26 au 27 janvier, 600 hommes, moitié bandits, moitié anglais, ayant débarqué à

Cannatello et à la Villa San Giovanni, attaquèrent un poste qui n'était défendu que par une compagnie de voltigeurs du 62^e régiment, et 20 chasseurs du 9^e. Le capitaine Livron, adjoint à l'état-major, qui commandait ce poste, fondit sur l'ennemi, le mit en déroute, et le poursuivit jusqu'à la mer. Une partie des ennemis s'est jetée à la nage pour s'embarquer, et l'autre a été faite prisonnière.

Le 30, quatre chaloupes canonnières et deux bâtimens de transport ennemis furent attaqués à Porticello, par une compagnie de voltigeurs du 1^{er} régiment, et quelques grenadiers du 62^e. Ces braves s'étant précipités dans l'eau, aborderent les chaloupes sous le feu de la mitraille, et s'en emparèrent. Le bruit de la canonnade ayant attiré l'attention de l'ennemi, quelques vaisseaux anglais sortirent de Messine pour venir au secours des canonnières. Un brick anglais de 22 canons, s'approcha de trop près de Porticello, et échoua sur la côte. Il est tombé en notre pouvoir après une défense de deux jours, pendant laquelle il a eu son capitaine tué et son lieutenant blessé.

Le 1^{er} février, nos troupes se sont emparées de Reggio, que l'ennemi avait entouré de retranchemens. Le fort s'est rendu le 2. Nous avons fait dans cette circonstance 900 prisonniers, et enlevé à l'ennemi 14 pièces de canon. On fait maintenant le siège du fort de Scylla. (*Moniteur napolitain.*)

INTÉRIEUR.

Paris, le 25 février.

SENAT-CONSERVATEUR.

Sénateurs,

« Nous avons jugé convenable de nommer notre beau-frère le prince Borghèse à la dignité de gouverneur-général, érigée par le sénatus-consulte organique du 2 du présent mois. Nos peuples des départemens au-delà des Alpes reconnaîtront dans la création de cette dignité, et dans le choix que nous avons fait pour la remplir, notre désir d'être plus immédiatement instruit de tout ce qui peut les intéresser, et le sentiment qui rend toujours présentes à notre pensée les parties même les plus éloignées de notre Empire.

En notre palais impérial des Tuileries, le 15 février 1808.

Signé NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire d'Etat, signé, H. B. MARET.

Extrait des registres du Sénat conservateur, du 19 février 1808.

Le Sénat conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'art. XC de l'acte des constitutions du 22 frimaire an 8;

Vu le message de S. M. L'EMPEREUR ET ROI, en date du 15 de ce mois, et par lequel S. M. notifie au Sénat la nomination qu'elle a faite du prince Borghèse, son beau-frère, à la dignité de gouverneur-général, érigée par le sénatus-consulte du 2 février 1808;

Après avoir entendu le rapport de sa commission spéciale, nommée dans la séance du 16 du même mois, pour la rédaction d'une adresse en réponse au message dont il s'agit,

Arrête qu'il sera fait au message de Sa Majesté L'EMPEREUR ET ROI, en date du 15 de ce mois; la réponse dont suit la teneur:

SIRE,

Le Sénat a reçu avec une satisfaction bien vive le message par lequel Votre Majesté Impériale et Royale, a bien voulu lui faire connaître qu'elle avait nommé son beau-frère, le prince Borghèse, duc de Guastalla, à la dignité éminente de gouverneur-général, érigée par le sénatus-consulte organique du 2 de ce mois.

Vos peuples des départemens situés au-delà des Alpes, verront dans cette nomination, SIRE, un témoignage bien honorable de la bienveillance que V. M. leur accorde.

Plus ils sont éloignés de la grande capitale, et plus V. M. étend vers eux son sceptre protecteur.

Les distances disparaissent devant votre bonté, comme les obstacles devant votre puissance.

Les vœux de ces peuples, l'expression de leur reconnaissance, et les tributs de leur admiration seront présentés à V. M. I. et R., par un prince illustre, dont le nom brille depuis des siècles sur tant de monumens de Rome, et qui a mérité d'obtenir de V. M. la main d'une auguste princesse, si chère à tous les Français.

Le Sénat, SIRE, prie V. M. I. et R. d'agréer avec l'hommage de son respect, celui de sa gratitude pour le nouveau bienfait qu'elle vient d'accorder à huit de ses départemens, avec le bonheur desquels celui des autres départemens est si étroitement lié.

L'adresse ci-dessus sera présentée à S. M. I. et R., par le président annuel et les secrétaires du Sénat.

Les président et secrétaires,

Signé, CAMBACÈRES, archi-chancelier de l'Empire, président.

HERWYN et T. HÉDOUVILLE, secrétaires.

Vu et scellé :

Le chancelier du Sénat, signé, LAPLACE.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 29 février 1808, au samedi 5 mars, savoir :

DETTE VIAGÈRE ET PENSIONS.

Semestre échu le 22 décembre 1807.

Dette viagère.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°.....	8800
2 du n° 11501 à.....	20300
3 du n° 23001 à.....	31800
4 du n° 34501 à.....	43300
5 du n° 46001 à.....	54800
6 du n° 57501 à.....	67000

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à.....	12000
8 du n° 16001 à.....	29000

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

9 du n° 1 à.....	1500
------------------	------

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à.....	90000
--------------------------	-------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à.....	16500
-------------------	-------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à.....	1500
-------------------	------

Pensions des veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à.....	11000
-------------------	-------

Les lundi 29 février, mercredi 2 et vendredi 4 mars.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 11^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 11^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 décembre.)

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Cinq pour cent consolidés.

Le mardi 1^{er} mars, depuis le 1^{er} semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 septembre 1807 inclusivement; par tous les bureaux.

N. B. Les jeudi et samedi, 3 et 5 mars, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiemens dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bordeaux, du 22 février.

52. 35. 4. 42. 18.

Tirage de Paris, du 25 février.

73. 76. 51. 20. 83.

POÉSIE.

Le Génie de l'Homme, poème; par Charles Chénedollé (1).

Je n'entrerais point ici dans une vaine et fastidieuse discussion sur le mérite du genre descriptif. Les poètes l'ont cultivé, dans ces derniers tems, avec une sorte de prédilection; les critiques à leur tour l'ont déprimé avec une espèce d'acharnement; et comme il n'arrive que trop souvent dans le cours des choses humaines, les uns et les autres ont eu tort. Les premiers n'ont pas assez consulté le goût de leur nation qui demande dans tous ouvrages d'esprit un intérêt presque dramatique, et veut être toujours émue. Ils ont employé beaucoup de talent, tantôt à revêtir de richesses poétiques un fonds maigre et aride, tantôt à embrasser des sujets auxquels le génie lui-même ne saurait trouver un cadre heureux, et prescrire des limites. Les seconds, trop frappés du vice essentiel des poèmes descriptifs, les ont condamnés presque sans restriction, et ont manqué au plus important des devoirs de la critique, celui d'indiquer la route du succès à ceux qui seraient tentés d'imiter Lucrèce, Virgile et Thompson. Faute d'études et de réflexions, et ne cherchant dans l'examen des ouvrages que le plaisir de censurer, les mêmes hommes ont encore méconnu les nombreuses obligations que nous avons à la culture de ce genre nouveau. En effet, depuis l'apparition de la traduction des *Géorgiques*, combien d'acquisitions nouvelles! quel heureux changement dans notre langue! Ce n'est plus cette langue timide, superbe et capricieuse qui rejetait la moitié des mots propres ou figurés, et dont Voltaire lui-même accusait la stérilité: souple, flexible, variée, riche de tours nouveaux, d'expressions créées par le besoin de rendre des pensées qui lui avaient été étrangères jusques alors, elle peut maintenant tout dire et tout peindre. On doit cette révolution presque toute entière à M. Delille. Les *Géorgiques* l'ont commencée, et, quel que soit le rang assigné par l'opinion publique à ses autres ouvrages, on n'en peut pas citer un seul qui n'ait étendu et enrichi la poésie. Nos maîtres eux-mêmes ne possédaient point l'étonnante facilité de cet homme célèbre. Sa muse est un Protée. Elle se joue avec les difficultés; elle prend avec la même aisance toutes les formes, tous les tons, toutes les couleurs. Sans doute la nature avait fait d'heureux présens au traducteur de Virgile; mais combien le travail, et sur-tout le choix de ses compositions ont ajouté à ses talens innés! Soyons donc circonspects à blâmer un genre qui nous a fait une langue nouvelle, et rivalise quelquefois des riches idiômes de l'antiquité.

Mais les plus belles pensées, les plus beaux vers, les plus magnifiques tableaux ne sauraient mettre un ouvrage à l'abri de la censure. Et si la composition d'un poème descriptif ne demande pas un effort de génie comme celle d'une épopée, au moins veut-elle un plan judicieux, et dont les diverses parties coordonnées entre elles se rattachent sans cesse au sujet. Voilà ce qu'a bien senti M. Chénedollé; et d'abord on voit qu'une pensée juste a présidé à son travail. Uniquement didactique, il courait les risques d'une sécheresse qui serait devenue insupportable dans un ouvrage d'une certaine étendue. Toujours descriptif, il aurait fini par être monotone et froid, quelles que fussent d'ailleurs la beauté et la richesse des détails. Pour éviter ces écueils, il a conçu le projet de donner à son poème les caractères réunis de l'Essai de Pope sur l'homme et des Saisons de Thompson. De là, planant sur son sujet, il l'a partagé en quatre grandes divisions: le ciel, premier objet des études des premiers humains; la terre et sa formation; l'homme et ses facultés; et enfin la société. Ce plan n'a rien que de très-simple, il n'est pas fait pour causer de l'étonnement; mais ce qui est digne d'éloge, c'est l'attention de l'auteur à ne jamais perdre un moment son sujet de vue, c'est l'art avec lequel il entremêle l'exposition des divers systèmes du Monde, les préceptes, les descriptions et les images. Un mérite au-dessus de tous les autres recommande encore ce poème aux esprits supérieurs et aux âmes élevées. Il offre par-tout l'alliance heureuse de la philosophie, des sciences et de la morale avec la poésie. Par-tout la pensée sociale de l'existence de la divinité. Aussi pourrait-on dire que Dieu préside à ce poème, comme il a présidé à tous les ouvrages sortis de ses mains. Il faut aussi remarquer à la louange de M. Chénedollé, qu'en combattant de toutes ses forces des systèmes qu'il croit erronés, jamais il n'attaque leurs auteurs; jamais il ne tombe dans ces déclamations ridicules qui ne prouvent rien que le défaut de sagesse et de mesure dans l'esprit. Il me semble reconnaître dans ce poème ce ton élevé et solennel qui donne un si beau caractère aux écrivains anglais, lorsqu'ils parlent

de morale et de philosophie. L'auteur a bien pratiqué la maxime de Pythagore: *Ne chantez que sur la lyre*. Platon qui répétait sans cesse cette maxime à ses disciples, le sévère Platon qui voulait chasser Homère et les poètes de sa république, parce qu'ils donnaient aux hommes des idées honteuses de la divinité, aurait fait sans doute une exception en faveur d'un homme de son tems qui eût fait de ses talens l'usage que de nos jours M. Chénedollé fait des siens.

Entrons maintenant dans quelques détails sur les défauts et les beautés de cet ouvrage.

Je remplis cette tâche avec plaisir, parce que je sais d'avance que la part de la critique sera bien moins considérable dans cet examen que celle de l'éloge.

Le chant premier est consacré à l'astronomie. L'auteur trouve ici à l'entrée de la carrière deux hommes célèbres, un poète et un orateur habile, et le traducteur des *Géorgiques*, qui tous deux ont peint les merveilles des cieux avec une magnificence digne du sujet. Je ne dirai point à M. Chénedollé qu'il réunit l'élégance continue, la pureté et le style savant du premier de ces poètes: je ne lui donnerai pas la facilité, la souplesse, la grâce et la variété du second. Il m'en voudrait lui-même de ces éloges exagérés. Mais si j'avance que l'éleve est digne de paraître après ses maîtres, et quelquefois à côté d'eux, je crois qu'il sera dignement payé de ses efforts par cette glorieuse comparaison.

Voici le début du poème:

L'homme appelle mes vers: je chante son génie.

Je le peindrai d'abord sur les pas d'Uranie,

Et par elle éclairé poursuivant dans les cieux

Des orbes enflammés le cours mystérieux;

Puis, du globe observant les changemens antiques,

On le verra des monts dessiner les portiques;

Enfin de sa pensée épier les trésors,

Et du corps social dévoiler les ressorts.

Ces vers sont bien faits, mais ils annoncent mal un sujet aussi grand. Il fallait commencer à la manière de Lucrèce, supprimer une froide énumération, et passer de suite à cette belle invocation dans laquelle on aurait pu faire entrer les quatre divisions du sujet:

O puissante nature! ô fille du grand Etre!

Toi, qui toujours fidele aux desseins de ton maître,

Et qui, joignant la pompe à la simplicité,

Entretiens des saisons la féconde beauté;

Toi, que poursuit sans fin mon amour solitaire,

O Nature! à mes yeux ouvre ton sanctuaire;

Et daigne me guider sous tes sacrés abris!

Tu sais que, des longtems, de tes charmes épris,

Je t'aime; mais non point telle que les poètes

T'ont peinte, quand s'armant de magiques palettes,

De la Mythologie épuisant les couleurs,

En croyant t'embellir ils te chargeaient d'erreurs:

Mais riche sans effort, mais toujours jeune et belle,

Prodiguant des moissons l'abondance éternelle,

Sublime dans les Cieux, âpre dans les déserts,

Sauvage sur les monts, terrible au bord des mers.

Nature, inspire-moi! Que la monotonie

Par tes soins, s'il se peut, de mes vers soit bannie;

Donne-moi tes couleurs, et prête à mes pinceaux

Et la grâce et l'éclat dont s'ornent tes tableaux.

Et toi, Fontane aussi, souris à cet ouvrage,

Où je vais du génie esquisser une image.

A l'invocation succède une fiction où l'auteur suppose que Dieu craignant que l'homme ne découvrit le plan de l'Univers, dispersa les feuilles de ce plan dans les mers, dans l'horreur des déserts, sur la croupe des montagnes, et que le génie éveillé par la gloire ramassa quelques-unes de ces feuilles éparses, puis il ajoute:

Muse, dis quel objet frappa d'abord sa vue.

Ce fut des vastes Cieux la brillante étendue.

Cette transition n'est pas heureuse. Le premier étonnement de l'homme à l'aspect des Cieux,

Ubi novum terræ stupeant lucescere solem,

devait fournir un tableau magnifique. D'ailleurs il convenait peut-être, dans un sujet éminemment philosophique, d'indiquer rapidement l'ordre des premières idées que ce grand spectacle a dû inspirer, et comment sont nées les premières observations astronomiques.

M. Chénedollé parle en bons vers du système de Platon. Je ne sais pas cependant comment sa muse oublie de donner un souvenir à l'éloquence persuasive de ce philosophe qui charmait Athènes, à cet écrivain doué d'une si brillante imagination, et qui fut encore un poète, quoiqu'il eût renoncé à l'art de Sophocle et d'Homère. J'attendais ici des vers pleins de grâce et de mélodie, et je les demande à l'auteur dans sa seconde édition. J'espère aussi qu'il ne fera point un imposteur du disciple de Socrate. Platon ne croyait pas débiter des fables à ses concitoyens.

(1) Se trouve à Paris, à la librairie stéréotype, chez H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15.

Le portrait de Newton a besoin d'être retouché. M. Chénedollé doit se souvenir que Voltaire et Delille ont chanté cet homme immortel. Excité par une si dangereuse concurrence, il faut qu'il demande à sa muse les plus beaux vers qu'elle puisse enfanter. Je voudrais pouvoir citer tout entière la description du globe terrestre ; je n'y ai pas remarqué une tache ; mais j'aime mieux choisir des vers sur la lune, parce qu'après les belles choses qu'elle a inspirées à des poètes célèbres, il était difficile de se placer à côté d'eux. M. Chénedollé a obtenu cette gloire. Son morceau est partagé en deux parties ; l'une assez ordinaire, quoiqu'elle offre quelques traits brillants ; l'autre sans reproche.

O Phébé ! dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés leve-toi dans les cieux ;
Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore ;
Et remplaçant le jour qui, par degrés, s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit ;
De tes tendres clartés caresses la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'âme, en ses pensées doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie !
Quel demi-jour charmant ! quel calme ! quels effets !
Pourrais-tu, reine des nuits, le cours de tes bienfaits ;
Protège de tes feux, et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante !
Au voyageur perdu dans de lointains climats,
Prête un rayon ami qui dirige ses pas :
Tandis que le sommeil, les songes, le silence,
Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char et composent ta cour.

Il y a dans ces vers tout le charme d'une composition antique. Ovide n'a pas su peindre avec une harmonie plus douce le calme qui règne dans le palais du Sommeil. Après avoir cité ces vers, il est superflu de dire que M. Chénedollé a une oreille délicate et exercée.

Pour juger les ressources du talent de l'auteur, il faut rapprocher de ce passage la peinture des éclipses.

Si je pouvais suffire à ma course infinie,
Je peindrais le Soleil par sa sœur éclipsée ;
Et, dans l'ombre terrestre à son tour effacé,
L'astre argenté des nuits, qui, voilant son visage,
Epouvante le peuple en instruisant le sage.
Tantôt je ferais voir ces astres défaillans,
Obscurcis tout entiers par des crêpes sanglans,
Et, comme un spectre immense, égarés dans le vide ;
Tantôt demi-couverts d'une écharpe livide,
Et conservant encor sur leur front attristé,
A travers leur pâleur, un reste de beauté ;
Tels que Milton nous peint son archange rebelle,
Gardant, sous les débris de sa forme immortelle,
Dont les feux du tonnerre ont flétri la splendeur,
Quelques traits effacés d'une antique grandeur.

Il n'y a qu'un poète qui écrive ainsi, et quand au talent de créer d'aussi belles images, on réunit celui de rendre avec une élégante fidélité les détails les plus difficiles de la science, assurément on n'est pas un homme ordinaire.

Il faut cependant que la critique relève quelques fautes, car il s'en trouve dans cet ouvrage, et leur examen sera l'objet d'un second article.

T.

LITTÉRATURE. — BIOGRAPHIE.

Eloge de Henri Fouquet, prononcé dans la séance publique de l'Ecole de médecine de Montpellier, le 11 novembre 1807, par Charles-Louis Dumas, (1) directeur de l'Ecole de médecine de Montpellier, professeur d'anatomie et de physiologie, et professeur de clinique de perfectionnement dans la même Ecole ; médecin de l'hospice pour le traitement des maladies chroniques ; commissaire-président des jurés de médecine ; de l'Institut national de France ; de la Société philomatique ; du Collège royal de la Société de Stockholm ; l'un des associés nationaux de la Société des professeurs de l'Ecole de médecine de Paris, etc. etc.

Si des circonstances du plus grand poids doivent faire lire et rechercher cet éloge, ce sont principalement le mérite et la dignité du personnage qui en est l'objet, le célèbre Fouquet ; l'enceinte où il a été prononcé, c'était dans la salle des séances publiques de l'Ecole de médecine de Montpellier, en présence d'une foule d'auditeurs

distingués, parmi lesquels a daigné se placer S. A. S. le prince Cambacérès, archevêque-chancelier de l'Empire ; le talent éminemment oratoire qu'y a déployé le savant panégyriste, M. Dumas ; aujourd'hui directeur de cette ancienne et célèbre Ecole de médecine ; enfin les nombreux détails qui s'y trouvent consignés, et qui sont du plus haut intérêt, soit pour la science en général, soit pour la médecine en particulier.

Quoique nous n'ayons point en vue d'analyser cet éloge sous le rapport de l'éloquence qui en fait cependant un des plus beaux ornemens, nous devons citer à nos lecteurs, un des passages par lesquels l'orateur débute, ne fût-ce que pour leur donner une idée du style dans lequel est écrit le discours entier.

« En commençant de célébrer le professeur illustre, que les sciences et l'humanité regrettent, je sens qu'il me sera difficile de proportionner l'étendue de mes éloges à celle de mes intentions et de mes vœux. Je voudrais que tous les malades dont il soulagea les maux, que tous ceux qui trouveront auprès de lui des conseils efficaces pour adoucir la vie ou pour écarter la mort ; que toutes les familles au sein desquelles il porta la consolation et l'espoir ; que tous les disciples qu'il instruisit dans l'art sublime et difficile de guérir ; que toutes les personnes enfin qui ont connu ses travaux et profité de ses lumières, pussent répondre en même tems à ma faible voix et paraître subitement au milieu de cette assemblée. Averti par leur présence, vous me verriez bientôt substituer l'éloquence de leurs âmes à l'inutilité de mes discours. Prévenu par leurs témoignages, je ne chercherais ni à les surpasser ni à les embellir. Certain de ne rien faire pour la gloire de Fouquet que l'interprétation fidèle de leurs pensées n'effaçât, je m'interdirais toute autre louange, dans la crainte de rester au-dessous, et quittant cette tribune où je dois faire entendre son éloge, j'irais me joindre à vous, Messieurs, pour applaudir seulement à la vérité de leurs récits.

« Ce ne serait pas même le récit d'une histoire nouvelle, puisqu'il vous rappellerait un homme de qui vous fîtes tous ou les concitoyens, ou les disciples ou les amis. S'il était permis à quelqu'un des auditeurs affligés qui m'écourent de prendre ici ma place, y aurait-il un seul de vous, Messieurs, qui ne voulût enrichir cet éloge funèbre de quelques motifs puisés dans sa gratitude particulière, et qui dans la perte publique ayant à déplorer la sienne, ne vint prêter à la cérémonie de ce jour un caractère majestueux, un intérêt touchant, auxquels la simple exposition d'une vie sans éclat, comme sans reproche, n'aurait pas besoin d'ajouter ?

« Mais quel lieu plus convenable à l'objet de cette intéressante cérémonie : quel endroit plus propice aux secrètes inspirations de l'orateur, que ce temple auguste où la voix persuasive des grands-hommes, qui honorerent la médecine et l'humanité, dicta si long-tems les oracles de la science ; où celle de tant de professeurs que nous avons entendus, et qui faisaient l'ornement ou l'espérance de notre école, s'est éteinte ; où les noms fameux de ces illustres morts réveillent le souvenir de ceux qui les ont portés ; où les murs, couverts de leurs images, invitent à y chercher l'empreinte, à y démêler au moins quelques traits du caractère et du génie qui les firent remarquer pendant leur vie ; où la sainte effigie d'Hippocrate, monument éternel de la bienveillance du Gouvernement à notre égard, nous représente le premier des médecins, le plus grand des hommes peut-être, et retrace si parfaitement à nos yeux le modèle, le maître dont il faut suivre et l'exemple et les préceptes ? »

Par suite de ce mouvement oratoire, le panégyriste semble prendre le vœu de ce père de la médecine, qui, comme s'il était présent, reconnaît dans le personnage qu'on desire célébrer, le mérite d'un écrivain distingué, les succès d'un praticien habile dans l'art de guérir, et le savoir d'un professeur excellent, trois qualités fondamentales qui motivent l'éloge de l'illustre défunt, et sur lesquelles s'étend suffisamment l'orateur. Nous suivrons aussi la même division comme plus propre à faire connaître l'homme auquel il s'agissait de payer le plus juste tribut d'éloges.

Henri Fouquet naquit à Montpellier le 31 juillet 1727 de François Fouquet, conseiller d'Etat, et de demoiselle Suzanne Paquier. Après avoir fait d'excellentes études il obéit, quoiqu'à regret, aux impulsions de sa famille, et tinta successivement les chances du commerce, les opérations de finance, les spéculations de la politique et de la diplomatie, mais avec une telle irrésolution et même avec un dégoût si marqué, qu'il donnait tout son tems à des objets d'un genre plus attachant pour lui, et sur-tout à l'étude des hautes sciences et de la bonne littérature. Ce ne fut qu'à l'âge de trente-deux ans qu'il commença d'étudier la médecine, à Montpellier, sous les plus habiles maîtres d'alors, Fizes, Lamare, Venel, Sauvages et le Roy ; et comme il entra dans cette carrière nouvelle avec toutes les connaissances préliminaires, et qu'il

apportait d'ailleurs des intentions pures, un goût décidé et une ardeur infatigable, tous ses pas furent signalés par de rapides progrès. Il obtint ses premiers grades en médecine par une dissertation latine digne d'un maître, sur la nature, les forces et les maladies de la fibre animale ; d'autres productions signalèrent son doctorat et fixèrent l'attention sur ses talens. Le moment était favorable.

« Il s'agissait alors d'exécuter l'entreprise la plus vaste, la plus utile qu'on eût jamais formée. On se proposait de rassembler dans un dictionnaire le système entier des connaissances humaines, et d'y réunir sur le même plan les découvertes des sciences, les inventions des arts, les principes de la littérature, les règles du langage, les maximes de la morale, celles de la politique et de la religion, l'analyse des facultés intellectuelles, l'histoire et la législation des peuples ; Fouquet eut l'honneur d'être choisi pour coopérer à l'exécution de ce projet, et il fournit à l'Encyclopédie qui venait d'éclorre plusieurs articles excellens. L'un de ces articles qui a été le plus cité est celui de la sensibilité, dans lequel l'auteur se proposait de résoudre les problèmes les plus intéressans de la médecine et de la physiologie. Deux autres articles, sur la sécrétion et sur l'emploi des vésicatoires, contiennent des vues médicales profondes, et seront toujours lues avec fruit. Parmi les dissertations ou thèses dont il est l'auteur, on distingue sur-tout celles imprimées en latin sur le tissu muqueux, en 1774, sur quelques maladies convulsives de l'oesophage, en 1778, et sur le diabète, en 1783.

Mais celui des ouvrages de Fouquet, qui prouve le mieux toute la finesse de son esprit, toute l'originalité de ses conceptions, est le traité qu'il publia en 1767, sous le titre modeste d'*Essai sur le poulx considéré par rapport aux affections des principaux organes*.

L'examen du poulx si propre à répandre du jour sur les fonctions organiques et sur leurs lésions, avait déjà été ébauché par Solano, médecin espagnol, et approfondi par Borden. Fouquet eut assez de génie pour agrandir cette carrière nouvelle et y planter de nouveaux jalons ; il ne dédaigna pas de traduire et de commenter les ouvrages de quelques médecins de son tems, entre autres ceux de Dimsdale sur la petite vérole, et de Lind sur les fièvres et la contagion.

Sa pratique médicale, qui d'abord lui avait suscité des ennemis, finit par le rendre aussi célèbre que ses ouvrages ; elle fut marquée par de nombreux succès et appuyée par une théorie aussi saine que lumineuse ; il réforma l'abus trop fréquent des saignées et des purgations ; il simplifia le traitement des fièvres ; il mit en vogue contre les maladies chroniques, l'usage intérieur de la ciguë et des autres plantes vénéneuses ; il favorisa de tous ses moyens l'introduction de l'inoculation de la petite vérole en France ; enfin il perfectionna toutes les branches d'hygiène et de clinique ; et le panégyriste d'où nous tirons ces détails lie à la mémoire de Fouquet presque toute l'histoire de la médecine-pratique de son tems.

Ses travaux comme professeur de l'Ecole, quoique de trop courte durée et interrompus par les orages de la révolution, l'ont également rendu recommandable, et fournissent les dernières pages de cet éloge. Ses cours furent encore plus solides que brillans. La réorganisation de l'instruction médicale à Montpellier fut son ouvrage. Enfin après avoir fait l'admiration des nationaux et des étrangers, après avoir conquis l'estime et la confiance universelles, il mourut dans sa 80^e année, honoré, chéri et regretté de ses concitoyens.

Le nom de Fouquet sera, selon l'expression du savant panégyriste, « écrit en caractères honorables dans le livre de la postérité ; et lorsque nous aurons tant de motifs pour regretter une perte dont la mort successive de trois autres collègues enlevés à cette école dans l'intervalle d'une année n'a pu nous distraire ; puisse le souvenir de ses exemples qu'il donna pendant sa vie, être une faible ressource à d'aussi grandes afflictions ; puisse-t-il entretenir parmi nous une émulation louable et faire renaitre d'âge en âge des successeurs qui lui ressemblent ! »

TOURLET.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le nom de Clairval et celui de Michu, sont chers tous les deux aux amateurs de l'Opéra-Comique, quoiqu'il y eût entre le talent de l'un et celui de l'autre autant de distance, que de différence dans leurs moyens. L'un était un comédien très-distingué, l'autre un acteur agréable dans un petit nombre de rôles ; l'un appartient au tems où l'Opéra-Comique était riche de ses meilleurs sujets, et du talent des auteurs les plus féconds et les plus heureux ; l'autre, plus jeune, s'associa aux brillans succès de M^{me} Dugazon, et contribua long-tems à soutenir la fortune du théâtre : Clairval était nommé

(1) Brochure in-4^e de 92 pages.

A Montpellier, chez G. Izar, imprimeur de l'Ecole de médecine. — 1807.

Le Molé de l'Opéra-Comique, et en effet dans une pièce de Fabre d'Eglantine, *le Convalescent de Qualité*, on avait reconnu en lui l'homme fait pour jouer très-bien la comédie, et pour se soutenir à côté de l'acteur célèbre que nous nommons. Michu était bien moins comédien, et très-médiocre chanteur, mais il avait des dons naturels très-heureux, de la grâce, quoiqu'un peu maniérée, un accent expressif : il plaisait dans les rôles qui n'exigeaient point de force, mais un extérieur agréable, et de la sensibilité.

Ces deux acteurs revivent en ce moment au même théâtre dans la personne de leurs enfans. M^{me} Paul Michu y paraît fixée : le public aime à la voir dans les rôles tendres qui ne demandent que de la sensibilité, un organe doux, et un extérieur décent. Il lui interdit les rôles forts comme au-dessus de ses moyens, et ceux réservés aux cantatrices ; M^{me} Paul Michu ne peut l'être, son organe la trahit trop souvent, et fût-elle musicienne habile, la nature ne lui a pas donné des intonations assez sûres pour espérer jamais que l'art corrige ce premier de tous les défauts que l'on redoute dans un chanteur : cette jeune actrice peut cependant être très-utile dans un assez grand nombre de rôles du genre dramatique et larmoyant, auquel l'Opéra-Comique est trop souvent forcé de donner accès, pour varier son répertoire ; on ne peut trop lui en faire un crime. Un petit drame est beaucoup plutôt conçu, surtout bien plutôt écrit qu'un opéra vraiment comique ; le musicien croit ce genre aussi plus facile : les acteurs les plus médiocres y paraissent passables ; il y regne toujours plus d'ensemble, et de vérité que dans les ouvrages comiques ; le public est ému, intéressé ; il prend les impressions naturelles dont il ne peut se défendre, pour des effets des talens de l'auteur ; il s'attendrit, il applaudit, il se presse même de venir applaudir encore. Comment espérer que les comédiens renoncent jamais à un genre qui ne leur est connu que par ses bienfaits ?

M^{lle} Clairval est très-jeune, sa taille n'est pas très-élevée, mais bien prise, élégante et légère ; sa voix a quelque chose de ces dernières qualités, elle prononce bien ; son jeu décelé de l'intelligence, et justifie assez bien les espérances que fait concevoir son nom. Elle a paru dans un rôle où M^{me} Saint-Aubin a fait les délices de tout Paris, dans le rôle de Lucile de l'*Opéra-Comique*, ouvrage bien nommé, puisqu'en même tems que le titre, il offre un modèle de ce genre aimable, spirituel et gracieux : M^{lle} Clairval n'avait pas la prétention de faire oublier M^{me} Saint-Aubin, mais elle a mérité qu'on l'encourageât à marcher sur les traces de cette charmante actrice, à laquelle on prétend que nous devons bientôt encore le don précieux d'un nouveau talent destiné à nous dédommager de la perte éprouvée par le théâtre dans la personne de M^{me} Saint-Aubin-Duret.

Le lecteur s'étonnera peut-être de voir son attention appelée à-la-fois sur un aussi grand nombre de débuts ouverts à l'Opéra, à la Comédie-Française, à l'Opéra-Comique, au Théâtre de l'Impératrice, et tous donnant plus ou moins d'espérance : mais ces débuts, loin d'être trop nombreux, le sont encore trop peu pour réparer les pertes essayées, et celles que le tems amène avec lui.

Les deux nouveautés qui attirent en ce moment du monde à l'Opéra-Comique, sont, le drame lyrique récemment joué sous le titre de *Menzikoff*, et un autre petit drame intitulé *Anna*, ou *les Deux Chaumières*.

L'auteur de *Menzikoff* est M. la Martellière, déjà connu par quelques imitations du théâtre allemand, qui ont eu de la célébrité. Son sujet était théâtral ; la situation de Menzikoff exilé en Sibérie, retrouvant tous ceux que ses ordres y ont conduits, est une source abondante d'effets dramatiques. L'auteur, assez heureux dans quelques scènes, et dans quelques parties de son dialogue, n'a pas tiré un parti très-satisfaisant de son sujet, et de son idée accessoire, la folie douce et aimable du jeune Phédor Dolgorouki, l'une des victimes de Menzikoff et l'amant de sa fille. Le style de la pièce est extrêmement négligé, la partie chantée sur-tout appellerait sous ce rapport une critique assez sévère.

Les acteurs soutiennent la pièce que la musique ne réussit pas à soutenir. Elle-même est extrêmement intéressante dans le rôle du *Fou de Berezoff*, rôle auquel il donne une couleur très-originale, Gavaudan joue Menzikoff avec talent, et est très-bien secondé dans ce rôle par le caractère de sa tête, l'espece d'aptitude de son organe ; et la déclamation heurtée dont il s'est fait une habitude dans quelques rôles, est un mérite dans celui-ci.

Soléc est très-bien placé dans un rôle de médecin, c'est le troisième qu'il joue à l'Opéra-Comique, sans compter Bartholo et Sébas de *Roméo et Juliette* ; aussi paraît-il tout-à-fait familiarisé avec le ton que commandent ce caractère et cet emploi.

Nous avons donné de la musique de *Menzikoff* une indication défavorable : en effet, qui pourrait y reconnaître l'auteur vif, brillant et spirituel de *la Mélomanie*, et celui qui, aux représentations de *Don Quichotte* donna le change au public, se fit passer pour Zingarelli, et fit crier aux amateurs *Italam, Italam*. Dans son opéra nouveau quelques morceaux ont du mérite, celui d'une déclamation juste et d'une expression vraie ; mais en général cette musique est sans couleur, sans verve, sans idées : on y est surtout choqué de quelques passages, où l'auteur a en effet très-mal servi le musicien, et où ce dernier n'a pu donner ni un récitatif simple, ni un récitatif obligé, ni du chant, mais un composé de tous ces élémens qui ne produit pas un bon effet.

C'est aussi une musique très-faible que celle d'*Anna* ou *les Deux Chaumières* ; mais ici la faiblesse du sujet semblait elle-même interdire tout effort d'imagination au compositeur qui s'est très-strictement tenu dans les bornes que lui prescrivait l'auteur, et ne s'est point élevé au-dessus de lui : il y a cependant dans cette composition, ce qu'on trouve dans toutes celles de son auteur, du naturel, de la variété, et une certaine grâce à laquelle on ne peut reprocher qu'un peu trop d'uniformité et de monotonie. L'auteur d'*Anna* a gardé l'anonyme. La pièce, peu favorablement accueillie, obtiendra, grâces aux acteurs, quelques représentations. Julien s'y est fait remarquer : nous ne savons si l'admission de M^{me} Belmont, qui a terminé ses débuts et est reçue sociétaire, entraîne une disposition semblable en faveur de ce jeune acteur.

S...

BOTANIQUE.

ICONES PLANTARUM GALLIÆ RARIORUM, nempè incertarum aut nondum delineatarum, auctore Augustino-Pyramo de Candolle.

Fasciculus I, cum tabulis 50 aeneis.

Parisiis, ex typis J. G. A. Stoupe, viâ Cytharæd.

— 1868.

Un vol. petit in-fol. — Prix. 36 fr.

Se trouve à Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6 ; et Bernard, libraire, quai des Augustins.

COURS.

Cours expérimental et théorique d'électricité, de galvanisme, de magnétisme et d'optique.

M. Tremery commencera ce cours lundi 7 mars 1868, à midi précis, dans son cabinet de physique, quai Voltaire, n° 1, au coin de la rue des Saints-Pères.

Les leçons auront lieu à midi précis, les lundi, mercredi et vendredi, et seront répétées les mêmes jours, à sept heures du soir.

LIVRES DIVERS.

OEuvres de Rollin, recteur de l'Université de Paris, professeur d'éloquence au Collège royal, associé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres : contenant l'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médés, des Perses, des Macédoniens et des Grecs : l'Histoire de Rome, etc. etc.

Première édition complète, format in-8°, de 4 à 500 pages chacun, selon la distribution des matières, avec le portrait de l'Auteur, tirée au nombre de 500 exemplaires sur papier ordinaire, et de 25 sur papier vélin, faite avec des caractères fondus exprès, et publiée par J.-F. Bastien, rue Hautefeuille, n° 16, éditeur de beaucoup d'ouvrages devenus en grande partie très-rare.

Tome XIX, second de l'Histoire de la République Romaine, contenant depuis l'an de Rome 264 jusqu'à l'an 306, sous les consuls Lucius-Junius Brutus, Tarquinus Collatinus, etc. etc.

Le tome XX, paraîtra à la fin du mois.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b.	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg...	182 $\frac{1}{2}$	181 $\frac{1}{2}$
Madrid eff...	15 55	15 45
— vales...		
Cadix effec...	15 55	15 45
— vales...		
Barcelonne eff.		
Lisbonne...	450 r	460 r
Livourne...	504	501
Naples...		
Milan...	71 19 ^s d. p. 61	81 ^s d. p. 61
Bâle...	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Frankfort...		
Auguste...	250	249
Vienne...	117	
St.-Petersbourg.		
Lyon...	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille...	pair.	1 p.
Bordeaux...	pair.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Montpellier...	p.	
Gênes effect...	4 75	4 72
Genève...		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour c. j. du 22 sept. 1867. 86 fr. 30 c.
Idem. jous. du 22 mars 1868. fr. c.
Rescriptions sur domaines. 92 fr. c.
Actions de la Banque de France. 1260 fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Iphigénie en Aulide, et la Dansomanie. Mlle. Joséphine Armand continuera ses débuts par le rôle d'Iphigénie. — En attendant la 1^{re} repr. des Amours d'Antoine et Cléopâtre, ballet histor. en 3 actes.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, la 1^{re} repr. de l'Assemblée de Famille, com. nouv. en 5 actes en vers.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui la 3^e repr. de M. Têtu, ou la Crânomanie, les Ricochets, le Collatéral. — Mardi, la 1^{re} repr. de la Tapisserie, comédie folie, en un acte et en prose.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui l'Opéra-Comique, et le Prisonnier. Mlle. Clairval continuera ses débuts.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui.

Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre. Aujourd'hui le Tocsin, le Vieux Major, Jocrisse, au Bal de l'Opéra, et Cadet Roussel chez Achmet.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. la Tête du Diable, et les deux Martines.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui l'Olimpie, ou la Caverne de Strozzi, et les Francs-Juges.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 1^{er}, Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredis, vendredis et dimanches, à sept heures du soir, à huit heures les expériences de physique, à neuf heures la fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

Spectacle de M. Olivier, rue de Grenelle Saint-Honoré. Spectacle tous les jours à huit heures, sans exception. M. Olivier répètera les Tours les plus curieuses, et les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la cour.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour-Gaillon. Spectacle aujourd'hui M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à l'ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départements, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.